

Deux appartenances au singulier

Sid ABDELLAOU

Nombre de confusions sont faites lorsqu'il s'agit de désigner les jeunes issus de l'immigration à propos aussi bien de leur pays d'origine que de leur mode d'appréhension des événements. De là à prendre le fils pour le père ou la fille pour la mère dénote une certaine ignorance et un manque de proximité à l'origine de ces amalgames.

En français, issu de... ne signifie pas appartenir à...

Nous devons entendre par jeunes issus de l'immigration, tout jeune dont les parents se réclament d'une autre culture que celle de la société d'accueil dans laquelle ils sont venus, de gré ou de force, s'installer à des fins diverses. Cette culture "autre" varie d'une immigration à une autre et la problématique de cette immigration ne peut s'expliquer qu'à travers la différenciation interculturelle. Celle-ci renvoie aux différentes caractéristiques, propres à un ensemble d'individus, permettant à une société d'exister, de communiquer ou de se perpétuer.

Se réclamer d'une culture "propre" s'accorde inéluctablement avec l'adoption d'un certain nombre de croyances, de normes et d'attitudes faisant référence à un groupe d'appartenance. Etre issu d'une communauté ne signifie pas forcément se sentir appartenir à cette communauté. Il devient alors inconsideré de définir le sentiment d'appartenance culturelle des jeunes uniquement à partir de celui de leurs parents ou de la communauté dont ils semblent faire partie. En effet, la plupart des jeunes issus de l'immigration établissent des rapports très divers au sein de la communauté dont se réclament leurs parents. Si les normes et les valeurs véhiculées par la culture ambiante du jeune sont à la base des comportements sociaux, cela ne signifie pas forcément qu'ils les intégrera systématiquement. En effet, on peut distinguer plusieurs manières dont les jeunes issus de l'immigration perçoivent ce que l'Autre véhicule. Celui-ci pouvant être un membre de sa communauté ou d'une autre communauté. Précisons tout de même que l'une des tendances générales, que l'on peut considérer anormale, est de surestimer les similitudes qui caractérisent les membres d'un même groupe et de surestimer les différences existant avec d'autres groupes ou communautés. On s'aperçoit alors que la plupart des jeunes en particulier, ont tendance à favoriser leur groupe et à défavoriser l'autre groupe dans ses valeurs et normes de fonctionnement (Tajfel et al., 1971) (1). Cet autre

groupe peut très bien être, pour un jeune issu de l'immigration, la communauté à laquelle appartiennent ses parents, dans laquelle il ne trouve pas entière satisfaction.

Appartenance culturelle : Mythe ou réalité ?

C'est parce que l'on ne met pas les mêmes choses (nationalité, religion, tradition...) derrière telle ou telle appartenance (vietnamien, arabe, maghrébin non arabe, arabe non maghrébin, vietnamien ayant été adopté par des norvégiens, etc.) qu'il est déplacé d'y voir une constance absolue. Toute culture véhicule un ensemble de normes, de croyances et de valeurs permettant plus particulièrement aux jeunes de construire et de façonner leur identité. Mais c'est la façon dont cet ensemble sera pris en compte qui déterminera, d'une part, le fonctionnement des jeunes au sein de leur communauté — aussi bien vis-à-vis de leurs pairs que de ceux qui n'y appartiennent pas — et d'autre part, l'"orientation" choisie quant à la construction identitaire. Ceci est surtout vrai lorsqu'un jeune est confronté à deux modes de fonctionnements culturels normatifs distincts. A propos de la construction ou l'expression de son identité qui, selon Tajfel (1972) (2), "est liée à la connaissance de son appartenance à certains groupes sociaux et à la signification émotionnelle et évaluative qui résulte de cette appartenance", les jeunes issus ou non de l'immigration, vont en grande partie, "fonctionner" sur la base de la manière dont ils perçoivent les valeurs véhiculées par ceux qui les entourent. Ce qui contribuera à forger leurs croyances ou leurs non-croyances, leurs prises de positions ou leurs comportements, qu'ils soient socialement conformes ou déviants. Tout jeune cherchera alors, de façon plus ou moins implicite, à se définir par son appartenance à certains groupes donc à certaines normes et valeurs comparées à d'autres groupes. Ceci est d'autant plus vrai pour ceux issus de l'immigration, étant confrontés à la problématique du choix entre deux modes de références idéologiques et c'est à partir de perceptions sociales

différenciées qu'ils vivront leur propre trajectoire.

Double appartenance ou sans appartenance reconnue ?

L'individu a besoin d'établir des catégories et de se situer par rapport à elles. C'est ainsi qu'il fonctionnera conformément au "Nous" ou différemment du "Eux". On peut dire que les normes et les valeurs présentes dans les modes d'éducation et de socialisation de ces différentes catégories — ici cultures d'appartenance — favoriseraient ou renforceraient une tendance naturelle à se comporter de certaines manières envers les siens ou les autres. L'appartenance à un groupe donné ne contribue à l'élaboration d'une identité sociale positive que si les caractéristiques de ce groupe peuvent être comparées favorablement à celles d'autres groupes, autrement dit, que si une différence évaluative existe en faveur du groupe d'appartenance. Mais ceci est, rappelons-le, fortement lié aux types de perception sociale qu'ont ces jeunes, lesquels puisent leurs "ingrédients" au sein même du groupe d'appartenance (simple ou double). Sensible ou concerné par les deux cultures, le jeune issu de l'immigration tentera de trouver satisfaction ou d'éviter de se sentir menacé dans son sentiment d'existence (nous savons bien que les phénomènes de discrimination entretenus par les stéréotypes racistes et autres préjugés affectent fortement la construction identitaire). Certains s'en tirent très bien et parviennent à s'épanouir en particulier du fait de l'existence d'un certain contexte socio-familial. D'autres souffrent et se demandent souvent de quel monde il fait parti, pour ne pas dire de quelle partie le monde est fait. Bref, lorsqu'il s'agit de prendre position ou d'afficher clairement leurs points de vue, ces jeunes doivent, la plupart du temps, se démarquer avec plus ou moins de difficultés et parfois de façon explicite d'un des deux systèmes normatifs liés aux valeurs et modes de fonctionnement propres aux différents cadres socio-culturels (de la famille ou de la communauté dominante).

On peut alors soulever la question portant sur l'émergence d'une réelle culture, propre à tous ceux dont les choix et les prises de position vis-à-vis de l'une ou de l'autre des cultures ont fait suite à un certain nombre de malentendus, de conflits, ou de ruptures. Pourquoi ne pourrait-on pas, dans ce cas, parler d'appartenance à une culture mixte ou croisée. On aurait là une sorte d'appartenance pouvant s'apparenter à une adhésion à un mode d'adaptation socio-environnementale, qui, dans le cas où ce dernier serait socialement désirable, reposerait sur des règles ou normes de base, pouvant très bien être véhi-

culées au sein des deux cultures "d'appartenance". Cela concernerait ceux qui ont décidé de faire une synthèse qui tiendrait compte d'une partie des normes et valeurs véhiculées dans chacune des cultures. On qualifiera alors cette stratégie comme pouvant être une réponse à la menace identitaire qui pèse lourdement chez ceux dont la solution ne réside pas dans un choix à double entrée.

Le chic et le choc des cultures

Les jeunes, au centre d'un conflit culturel vécu plus ou moins difficilement ne trouveront et ne donneront de sens à leur quête d'identité qu'à travers leur sentiment d'appartenance à un groupe ou à une communauté auxquels des normes d'attitudes peuvent servir de références (3). Ce sentiment implique fatalement l'émergence d'un sentiment de non-appartenance à d'autres groupes (je ne suis pas comme eux, ils sont bizarres...). Ce sont ces catégorisations socio-culturelles qui faciliteront les relations inter-personnelles. Savoir que tel ou tel individu appartient à tel groupe contribue à maintenir ou à consolider son sentiment d'appartenance. D'un point de vue du fonctionnement individuel, on ne peut comprendre le phénomène de la crise identitaire sans se pencher sur la notion d'estime de soi et tout ce qui a trait à la place qu'occupe le jeune issu de l'immigration au sein du système (familial, communautaire, quartier, école...). A ce titre, il est bien évident qu'un jeune appartenant à une communauté mal considérée et perçue comme menaçante subira un certain nombre de conséquences liées à ce phénomène. Il manifestera des attitudes différentes qui seront fonctions du degré d'implication que cela engendre sur sa vie personnelle.

On peut observer chez ces jeunes un rejet du groupe d'appartenance (mon groupe véhicule une mauvaise image, cela me dessert, donc je me démarque) ou à l'inverse, une affirmation identitaire pouvant même conduire à une stigmatisation des normes d'appartenance (mon groupe est menacé, cela me dessert, donc je contribue à sa réaffirmation). Prenons en guise d'illustration l'exemple qui connaît pour le moins un succès médiatique indénié : le rejet d'une jeune musulmane portant le foulard par l'institution peut avoir comme conséquence une attitude de désidentification des jeunes musulmans ne portant pas le foulard vis-à-vis de la communauté musulmane ; ou, au contraire, un renforcement de leurs croyances et de leurs expressions.

Les différents modes de réaction vis-à-vis d'un événement qui affecte fortement la valorisation du groupe sont le plus souvent liés au conflit identitaire vécu par les jeunes. Et ce,

d'autant plus lorsque le contexte socio-économique ne leur est pas favorable.

Le jeune à la recherche de ses marques : un sérieux objet de réflexion.

Les jeunes, culturellement doubles, se doivent de trouver les moyens de se reconnaître au sein des différences de représentations et des modes d'appréhension qui caractérisent respectivement la culture d'appartenance familiale et celle du pays dans lequel ils évoluent.

Les stratégies qu'ils adoptent reposent sur l'acceptation de telles ou telles caractéristiques de leur groupe ou au rejet de celles-ci au profit d'autres caractéristiques appartenant à d'autres groupes. Rappelons que ceci participe à leur construction identitaire elle-même sous-tendue par un processus d'identification psychosociale. L'individu tend à rechercher une identité positive, ou du moins à éviter une identité par trop négative. C'est au travers de l'influence sociale, des jugements et des attentes d'autrui, qu'il cherchera sa propre place dans un champ social donné. L'identification se fera alors en référence à des modèles socialement valorisés que ce soit d'un point de vue macro-social (modèle conformiste positif) ou d'un point de vue micro-social (modèle déviant positif). Ce type de modèle dépendra des bénéfices que le jeune peut attendre et de la manière dont il s'est approprié les normes et les valeurs de son groupe dit d'appartenance.

Par conséquent, c'est à travers la valorisation de son groupe d'appartenance (pas forcément celui de ses parents) que le jeune issu de l'immigration élaborera son rapport à l'environnement socio-culturel. Hormis le problème de la déviance sur lequel beaucoup de choses ont été dites, celui du double conformisme adapté aux exigences émanant aussi bien du mode socio-culturel parental que de celui du pays d'accueil est malheureusement peu abordé. Et pourtant, il s'agit bien de repères génériques conduisant à l'aisance identitaire dont ont besoin ces jeunes. Cela, même si le groupe dans lequel ils sont catégorisés revêt une grande hétérogénéité d'individus et de personnalités, ce que la plupart d'entre nous sous-estiment souvent.

(1) *Social categorization an intergroup behaviour, European Journal of Social Psychology*

(2) *La catégorisation sociale. Dans S. Moscovici (Ed) Introduction à la psychologie sociale, Vol.1*

(3) *Nous devons entendre par groupe, ensemble d'individus se reconnaissant aux travers de certaines caractéristiques fortes et non par groupe statutaire, national ou religieux*